

mètre à un mètre vingt de hauteur, sur cinq et six de longueur. A travers de nombreux contours, allons le rejoindre au point où les Juifs sont déjà réunis pour pleurer sur ses restes tant de fois séculaires. Ce lieu est une petite place rectangulaire de trente mètres de long sur quatre de large. Le mur du temple, tout enfoui qu'il soit à vingt mètres de profondeur, y émerge encore par des assises admirablement belles. C'est la construction salomonienne dans ce qu'elle a de plus surprenant comme taille artistique, dimension et ajustement des blocs.

Les groupes des fils d'Israël sont déjà formés, et les lamentations commencent. Elles n'ont plus la délicieuse poésie des gémissements antiques, quand sur le fleuve de Babylone les jeunes filles d'Israël suspendaient leurs lyres muettes aux saules du rivage. C'est ici le désespoir concentré de l'humiliation nationale. Contre ces pierres foudroyées par la colère divine les malheureux appuient tristement leurs têtes. Ils les palpent pieusement de leurs mains. L'expression de leur foi, inébranlable malgré l'évidence de leur erreur, a quelque chose qui me navre. J'admire une fois de plus ces beaux vieillards que j'avais remarqués à la synagogue. Ils sont splendides de vraie douleur. De grosses larmes coulent sur leurs barbes solennelles et grisonnantes, et de leurs poitrines émues s'échappent de profonds soupirs quand retentit le psaume prophétique :

O Dieu, les nations sont venues dans ton héritage,  
Elles ont profané ton temple saint!

De Jérusalem elles ont fait un monceau de pierres...  
Jusques à quand, ô Jéhovah, seras-tu irrité contre nous<sup>1</sup> ?

Puis un rabbin, jeune encore, mais solennel comme un prophète, s'écrie lentement :

A cause du temple détruit, de notre grandeur évanouie, de nos prêtres qui ont failli, de nos rois qui ont méprisé Dieu!

Un long gémissement répond :

Assis solitaires, nous pleurons.

Et ainsi, à une série d'accusations contre Israël, le peuple fait plusieurs fois la même réponse. Un des anciens commence alors une prière dialoguée. Le peuple répond par des vœux analogues aux vœux qu'il exprime lui-même.

Dieu, ayez pitié de Sion!

— Rassemblez ici tous les enfants d'Israël!

Relevez notre peuple et notre temple!

— Que la verge de la puissance se redresse en Jérusalem!  
Hâte-toi, hâte-toi, Libérateur de Sion.

— Viens consoler ceux qui pleurent sur la ville sainte.

Les femmes ne sont ni les moins empressées ni les moins éloquentes dans ces manifestations variées de la douleur nationale. Quelques jeunes hommes et des enfants assis devant la vieille muraille, les yeux fermés, les mains croisées sur la poitrine, prouvent qu'aucun âge ne se désintéresse

<sup>1</sup> Ps. LXXVIII.

de la pieuse démonstration. Mais, au lieu de courber ainsi sur ces pierres, témoins irrécusables de leur infidélité, leur front avili et marqué du sang du Juste, que ne lèvent-ils donc enfin leurs yeux au ciel pour y voir le vrai temple spirituel et impérissable où entrent en masse depuis des siècles les hommes de bonne volonté? Les insensés! en tuant le Messie parce qu'il avait dit : « Je détruirai ce temple, et en trois jours je le rebâtirai, » ils n'ont pas empêché l'accomplissement de sa prophétie. Le temple fait par la main de l'homme git dans la poussière, tandis que le temple spirituel de Jésus-Christ plane glorieusement dans les cieux. Pleurez sur vous, pauvres obstinés, et vos larmes cesseront d'être stériles. Toute religion nationale a fait son temps. Il n'y a plus de place ici-bas que pour la religion universelle, catholique et chrétienne qui incline dans une même adoration et pénètre d'un même souffle toute l'humanité. La restauration de votre temple, de votre patrie, de vos rois n'a plus de raison d'être. La semence déposée dans le sillon des siècles a donné son fruit. Son rôle est fini. Le christianisme est né, vous n'avez plus rien à faire ici-bas comme religion, comme peuple, comme symbole. Que devient la tige quand elle a produit le froment? Le judaïsme n'a pas été fait pour lui, mais pour les autres. Aveugles, votre mission était plus grande que vous-même, et vous ne l'avez pas soupçonné!

C'est à l'angle méridional de la petite place des Pleurs que, dans une cour déserte, se trouve la

porte du Prophète, signalée par Barclay. Depuis longtemps elle est murée. Elle avait neuf mètres cinquante de haut et cinq mètres cinquante de large. Son linteau monolithe dépasse à peine de trois mètres le sol actuel, et se trouve d'autant au-dessous du Haram. Elle s'ouvrait sans doute, comme celles du mur méridional, sur un passage souterrain. Sous le seuil, qui est dallé, passe un aqueduc signalé déjà à l'arche de Wilson, et que l'on a retrouvé à celle de Robinson. Contournons la maison d'Abou-Saoûd, et nous verrons encore en place les arrachements de cette arche à laquelle Robinson, qui la signala le premier, a donné son nom. On avait calculé qu'elle devait mesurer seize mètres soixante-dix centimètres d'ouverture. La découverte du pilier sur lequel elle reposait est venu prouver que le calcul était fondé. D'après le point où il aboutissait sur le mont Sion, le pont avait cinq arches, et avec la largeur des piliers il mesurait cent sept mètres de long. C'est à ses deux entrées que, durant leur lutte funeste, Jean sur le Moriah et Simon du côté de Sion avaient bâti chacun une tour de défense.

Des fouilles récentes ont amené ici encore la découverte du pavé ancien, d'une colonnade rappelant les constructions hérodiennes, de canaux et de citernes circulaires dont la voûte est formée par le roc lui-même. A travers les nombreuses tranchées qui-ont été ouvertes, et que les décombres ont rapidement envahies, nous gagnons la rue qui conduit hors la ville. Il y a quelque chose d'étrange

à se représenter que nous marchons à vingt-sept mètres environ au-dessus de la vallée où jadis de belles maisons descendaient en amphithéâtre, pour se rejoindre au bord de la rue dont l'antique pavé a été découvert. Des fontaines, des aqueducs, des ponts rendaient le quartier pittoresque. Aujourd'hui des plantations de cactus et quelques pauvres maisons juives s'élèvent sur le ravin entièrement comblé.

Désireux de poursuivre une inspection archéologique si intéressante, nous sortons de la ville par la porte dite *des Ordures*. Jamais dénomination ne fut mieux méritée. On jette ici tout ce qui devient intolérable dans la rue, où pourtant tout semble toléré. En tournant à notre gauche, nous atteignons bientôt la Double-Porte, à moitié enfouie dans la terre, et dont le mur du jardin d'El-Aksa nous cache une partie. Les deux arcades qui la composent sont le remaniement d'un travail très ancien. Leurs fioritures rappellent la porte Dorée. Une pierre, encastrée au hasard dans le mur avec inscription latine en l'honneur d'Antonin le Pieux, a peut-être servi de piédestal à la statue de ce prince, qui fut élevée sur le Saint des saints à côté de celle d'Adrien. Les voûtes intérieures et l'énorme pilier central, dont nous avons déjà admiré le chapiteau à feuilles d'acanthé imitant des palmes, remontent à la construction du temple.

Une superbe assise salomonienne qui se montre ici à fleur de terre va jusqu'à l'angle sud-est du Haram. Elle sert d'appui aux pieds-droits de la

Triple-Porte, actuellement murée, mais dont les trois arcades cintrées donnaient jadis accès à une rampe conduisant au lieu saint. Aujourd'hui, avec la Simple-Porte, qui est à cinquante pas de là dans le même mur, mais ogivale et moderne, elles s'ouvriraient dans les souterrains dits les Écuries de Salomon, qui furent les Écuries des Templiers. Ce mur du sud est de la plus belle époque de l'architecture juive. Quelques blocs taillés en bossage ont jusqu'à un mètre quatre-vingt centimètres de hauteur. Nous n'en avons pas vus de semblables. On a estimé que la pierre d'angle, au sud-est, pèse mille quintaux. Le même problème sur la mécanique des anciens et leurs notions de la statique se pose ici, comme en Égypte au temple du Sphinx ou à la sépulture des bœufs Apis.

Ce rempart méridional sert de base à un triangle qui aboutit, par un plan incliné, à la jonction du Tyropéon et du Cédron. Là fut jadis la colline d'Ophel. Un mur l'enfermait dans la ville. Deux rois, Joathan et Manassès, s'occupèrent de le bâtir et de le fortifier<sup>1</sup>. Des fouilles, entreprises par l'intrépide capitaine Warren, ont constaté l'existence de ce mur. Il part de l'angle sud-est du Haram et se dirige vers le midi. Ses pierres, enfoncées dans la terre à un mètre de profondeur, sont taillées en bossage. Sa largeur est de quatre mètres. Après un parcours de vingt-cinq pas environ, il aboutit à une tour mesurant sept mètres

<sup>1</sup> II Paralip., xxvii, xxxiii, 14.

de large et trois mètres de saillie, peut-être celle dont il est question au livre d'Esdras<sup>1</sup>. Continuant ensuite vers le sud-ouest, il suit la déclivité de la colline sur un espace de deux cent cinquante pas environ. Trois tours défendaient cette partie du rempart. En creusant le sol par intervalles, on a découvert de nombreux conduits qui dirigeaient les eaux du temple dans la vallée du Cédron. Qui donc aura le courage de reprendre ces intéressantes recherches pour ne les arrêter que quand, de ce côté du moins, la circonvallation ancienne sera mise à nu ?

Les fouilles, à cette partie méridionale du Haram, établissent que le roc affleure au seuil de la Triple-Porte et va s'inclinant à droite et à gauche pour former la vallée du Cédron à l'orient et du Tyropéon à l'occident. Les assises du mur atteignent des profondeurs étonnantes jusqu'à vingt et vingt-quatre mètres. La partie qui est à gauche de la Double-Porte traverse le Tyropéon dans sa largeur, en sorte que la jonction des deux murs du Haram se fait sur le versant occidental de cette vallée. Ce fut peut-être là le fameux agrandissement qu'Hérode ménagea au temple. Cependant les pierres y sont aussi belles que dans les constructions salomonniennes les plus incontestables.

Après cela, où fut exactement le palais de Salomon ? Où faut-il chercher les véritables murs du temple sur ses trois faces ? N'aboutissait-on à la mai-

<sup>1</sup> Esdras, III, 26.

son de Dieu que par des souterrains ? Plus j'examine tous ces accidents du rocher, ces travaux gigantesques qui se sont succédés croisés, supplantés, plus tout se remet en question dans ma tête, et je serais porté à croire que nous ne savons pas le premier mot de la topographie de Jérusalem. Ajoutons que ces murs à vingt-cinq mètres de profondeur passent sur un aqueduc taillé dans le roc, avec des ouvertures permettant aux habitants de la ville d'y puiser de l'eau, comme à l'aqueduc qui vient des vasques de Salomon. Quels bouleversements ont tout mêlé ici ? Pêle-mêle à dix mètres sous le sol, on a recueilli le cachet d'Aggai fils de Shebania, des lampes grecques avec inscriptions chrétiennes, des anses de vases avec ces mots : *Au roi Zepha*. Dans le roc qui ferme l'angle sud-est, une petite cruche a été trouvée debout. Les ouvriers phéniciens l'avaient-ils oubliée là, ou bien avaient-ils voulu ménager une surprise à ceux qui devaient, trois mille ans plus tard, inspecter leurs travaux ?

À notre droite des femmes en habit de fête montent par le sentier qui vient de la fontaine de la Vierge. Elles chantent en s'accompagnant du tambourin. Pourquoi ? Je n'en sais rien. D'autres, à notre gauche, couvertes de longs voiles blancs, sont inclinées sur une tombe. Elles sanglotent, gémissent, murmurent un air plein de tristesse et de monotonie. Ce sont des musulmanes qui ont apporté leurs offrandes à celui qui dort sous la pierre. Comme le mort ne mange pas, elles les

reprendront pour en faire un festin ce soir. Aussi leur tristesse fait-elle bientôt place à la joie, et elles s'en retournent non moins bruyantes que le groupe de tout à l'heure. C'est le cas de dire que, pour ce monde oriental, les extrêmes se touchent quand ils ne sont pas identiques.

A l'est, le mur du Haram sert de rempart à la ville. Sa pierre d'angle est enchâssée dans le rocher. Sur plusieurs blocs on a observé des signes peints ou sommairement gravés. Faut-il y reconnaître des caractères phéniciens, lettres ou chiffres, peut-être même simples marques arbitraires employées par les maçons d'Hiram pour diriger la pose des assises? M. Deutsch, qui les a comparés avec des indications analogues trouvées sur d'autres constructions phéniciennes à Sidon, est porté à le croire. Les plus belles pierres sont ici. Quelques-unes mesurent huit mètres de long et sont admirablement taillées. La partie qui suit vers le nord a été, au contraire, fort maltraitée par le temps et mal réparée par les hommes. A soixante-quinze pas environ, la muraille en saillie est reconstruite avec des matériaux insuffisants, sur un parcours de deux cents mètres. C'est ici que se trouve le fût de colonne débouchant dans l'intérieur du Haram, comme un canon placé à une meurtrière. Les Arabes supposent qu'au jugement dernier Mahomet viendra s'y asseoir pour reconnaître les siens. L'ouverture, depuis longtemps fermée, que nous observons, était l'ancienne porte des Funérailles, et la suivante, à quarante pas plus

haut, est la porte Dorée avec sa double arcade plein cintre et ses archivoltes chargées d'ornements finement sculptés. Faut-il la faire remonter à l'époque hérodiennne? C'est possible. Notre-Seigneur est-il jamais passé par là? Je ne le pense pas. Le roc est à dix mètres sous le sol actuel. Elle est murée, parce que, selon la tradition musulmane, c'est par elle que les chrétiens vainqueurs doivent un jour pénétrer dans la ville. Comme ils ne pouvaient toucher aux sépultures arabes qui longent ce mur oriental, les explorateurs anglais pratiquèrent un tunnel beaucoup plus bas, et dans la direction de la porte. A leur grande surprise ils se heurtèrent à plusieurs murs très épais, et dont le dernier se trouva à peu près semblable à celui du Haram. Un pilier qui était resté suspendu au milieu des ruines semblait avoir servi de cadran solaire. On constata que les pierres étaient reliées entre elles par un ciment dont la pioche des Arabes n'eut pas raison. C'était un mélange de chaux, d'huile et de terre rouge qui pourrait heureusement s'employer dans nos modernes constructions.

A travers le cimetière musulman nous suivons toujours le mur, où les blocs salomoniens reparaisent encore, mais assez rares. La tour qui, à sa partie haute, fait saillie de deux mètres sur le rempart, garde encore le nom d'Antonia. Elle marque peut-être la place de quelque tour d'angle de l'ancienne forteresse. Notre inspection archéologique est finie pour ce soir, il n'y a plus qu'à rentrer chez nous.

Samedi, 24 mars.

Nous logeons à quelques pas de la grotte de Jérémie. Il est temps d'aller la voir. Pourquoi le nom du prophète a-t-il été donné à ces excavations, qui sont tout simplement la continuation des Cavernes Royales? Je l'ignore. D'ici furent tirées en grande partie les pierres du rempart et du temple, et lorsque Agrippa fit ouvrir la large tranchée que l'on voit encore entre l'enceinte fortifiée et la colline, cette partie des carrières se trouva rejetée au nord et séparée de l'autre que nous visiterons tout à l'heure. Quant à Jérémie, on sait qu'il eut pour prison la maison de Jonathan le secrétaire<sup>1</sup>. Je ne pense pas que cette maison ait jamais été ici. Elle avait une cour, et dans cette cour était une citerne profonde et boueuse où le prophète fut jeté. On l'en retira à l'aide de cordes sur les remontrances adressées par l'eunuque éthiopien Ebed-Melek à Sédécias, qui était assis à la porte de Benjamin<sup>2</sup>. Le derviche qui fait les honneurs de la caverne nous montre bien une cour et une citerne où l'on descend par un escalier; mais il y a beaucoup de cours avec des citernes, et à en choisir une il eût été plus habile de la chercher dans l'intérieur de la ville, où furent

<sup>1</sup> Jérém., xxxvii, 13.

<sup>2</sup> Jérém., xxxviii, 4 et suiv.

certainement la maison de Jonathan et la citerne de Melkijah, fils du roi.

Sous la voûte de la grotte on peut voir, à l'aide d'une échelle, une légère excavation dans le rocher. Le derviche déclare que ce fut le lit où le prophète des Lamentations prenait son repos. En sortant, il énumère les santons ensevelis ici. Autant de noms dont nous ne tenons pas à surcharger notre mémoire. Notre visite n'a d'autre résultat que de nous donner un aperçu plus complet des Cavernes Royales, où nous allons directement. Une dame fait cette tournée en palanquin. Définitivement la *basterna* sera-t-elle remise en honneur dans ce pays?

Une petite porte dans le rocher à fleur de terre sert d'entrée à ces vastes carrières, qui s'étendent peut-être jusque sous la ville. Que l'on se représente une série d'immenses salles solidement soutenues de loin en loin par des colonnes taillées dans le massif du roc par les ouvriers, qui voulaient se préserver des éboulements. Quelle prodigieuse quantité de pierres on a retirée d'ici! Suivant le système égyptien, les carriers juifs pratiquaient des rainures perpendiculaires et parallèles dans le roc. Ils y introduisaient ensuite des coins de bois sec, qu'ils arrosaient patiemment jusqu'à ce que leur gonflement détachât les blocs de la paroi postérieure. Josèphe appelle ces cavernes *royales* probablement parce qu'elles étaient la propriété du roi et de l'État. Les pierres blanches qu'il mentionne si souvent dans la description des

monuments publics sont celles-ci, car leur blancheur est extrême. Le calcaire est bien le même que celui des vieux murs du temple, et plus d'un bloc salomonien retrouverait sa place dans ces excavations. Des infiltrations d'eau, tenant en dissolution des sels calcaires, ont semé le long des voûtes des dentelures de stalactites très remarquables. La lueur des torches qui se projette dans les anfractuosités profondes est d'un effet superbe, mais la chaleur devient si étouffante, qu'on a hâte de sortir.

Nous suivons le rempart dans la direction de l'orient pour compléter nos idées sur l'enceinte de la ville. La porte d'Hérode ou des Fleurs, *Bab-es-Zahireh*, nous est déjà connue; nous l'avons vue à l'intérieur. De là partait la petite vallée qui, contournant la pente orientale de Bézétha, touchait à l'arc de l'*Ecce Homo*, et descendait vers la porte Dorée, en ébréchant l'angle nord-est du Haram actuel.

Le rempart suit l'inflexion du terrain et s'enfonce ici sensiblement. C'est par ce point difficile à fortifier que la ville devait être attaquée. Titus et les Croisés le comprirent. Nous saluons avec fierté ce mur tournant à l'orient où, le 15 juillet 1099, tandis que les prêtres invoquaient la protection du ciel, les preux chevaliers montèrent à l'assaut. Letholde de Tournay arriva le premier sur la brèche, Engelbert le second, et Godefroy le troisième. Les chefs payaient de leur personne.

Les ruines que nous trouvons ici correspondent

peut-être au monument du Foulon, car la troisième enceinte partant d'Hippicus, passant par Pséphinos et se développant vers l'est devant les mausolées d'Hélène et à travers les Cavernes Royales, faisait un coude à la tour d'angle, près du monument mentionné. Rejoignant ensuite l'antique péribole, elle se terminait à la vallée du Cédron<sup>1</sup>. De cet angle nord-est en allant vers le sud, la base du rempart et le fossé sont taillés dans le roc vif. Les assises les plus basses sont anciennes. La piscine de *Sitti-Mariam* est absolument sèche. Par la porte déjà désignée sous ce nom, nous allons visiter les Pères d'Afrique installés à la maison française de Sainte-Anne.

Le jeune supérieur nous fait un aimable accueil. Nous examinons attentivement la riche collection de monnaies qu'il a créée en peu de temps, et les inscriptions recueillies dans les fouilles du couvent. L'une d'elles, en hébreu, nous intrigue beaucoup. M. Vigouroux déclare qu'elle ne peut se déchiffrer qu'à tête reposée. Comme il est plus compétent que moi en cette matière, j'opine du bonnet. La pensée de former ici un clergé oriental conservant sa langue et ses rites traditionnels, mais adoptant nos idées et notre tenue absolument orthodoxes, est assurément des plus heureuses, et nous offrons à ceux qui l'ont conçue nos vœux pour sa parfaite réalisation.

L'église autour de laquelle vivent les Pères et

<sup>1</sup> B. J., v, 4, 2.

leurs séminaristes appartient à la France. Elle porte le titre de Sainte-Anne. Les bons religieux possèdent encore à quelques pas d'ici, près de la piscine qui fut sans doute celle de Béthesda, les ruines d'un sanctuaire plus vénérable et appelé église de la très Sainte Vierge par le pèlerin Théodosius vers 530. En effet, le sanctuaire que le pieux visiteur a vénéré se trouvait près de la piscine Probatique, où les malades venaient se laver et chercher de miraculeuses guérisons. C'est de lui encore qu'Antonin de Plaisance parle un siècle plus tard. Nul toutefois, en Occident, ne prétendait que Marie fût née à Jérusalem. Il faut arriver, je crois, au temps de Charlemagne pour trouver un témoignage explicite en faveur de cette tradition. Il est consigné dans une nomenclature de distributions charitables à faire en Palestine.

Cette date est à peu près celle où, pour la première fois, nous trouvons dans l'Église romaine des indices d'un culte rendu à sainte Anne et à saint Joachim. Le pape Léon III fit, en effet, représenter, sur un ornement donné à l'église de Saint-Paul, l'histoire de ce couple béni. Avant lui, saint Augustin ne paraissait pas admettre l'authenticité de l'écrit qui donnait pour père à la très sainte Vierge saint Joachim<sup>1</sup>. Il répond au manichéen Faustus que son argumentation sur la descendance lévitique de Marie vaut autant que l'écrit

<sup>1</sup> *C. Faustum*, XIII, 5-9: « Tale aliquid crederem, si illius apocryphæ scripturæ, ubi Joachim pater Mariæ legitur, auctoritate definirer. »

apocryphe où il a lu le nom de son père. Ce qui surprend bien davantage, c'est qu'au x<sup>e</sup> siècle saint Pierre Damien paraît ignorer pleinement le nom du père et de la mère de Marie, et trouve superflu que l'on recherche ce que l'Évangile n'a pas indiqué<sup>1</sup>. En Orient, la tradition consignée dans saint Épiphane fut de bonne heure plus explicite. Elle se trouvait en toutes lettres dans un écrit attribué à Eustathe sur l'Hexaméron. Celui-ci l'appuyait de l'autorité d'un certain Jacques, contemporain des apôtres. Il n'est pas douteux que dans plusieurs de ses détails la tradition invoquée n'est pas admissible. Mais pourquoi le fond ne serait-il pas vrai? Ce que ces Orientaux, avides de récits et d'événements extraordinaires, ont ajouté à la vérité, ne saurait faire rejeter la vérité elle-même. A propos de saint Joachim et de sainte Anne, les Bollandistes me paraissent avoir sagement démêlé les données historiques de la fantaisie légendaire<sup>2</sup>.

Ce que nous savons sûrement c'est que, dès le milieu du vi<sup>e</sup> siècle, Justinien fit bâtir dans Constantinople une belle église en l'honneur de sainte Anne, que *quelques-uns*, dit Procope, *croient être la mère de la sainte Vierge et l'aïeule de Jésus-Christ*<sup>3</sup>. Comme, en elle-même, la dévotion au père et à la mère de Marie, quels que fussent d'ailleurs leurs noms véritables, était excellente, s'adressant

<sup>1</sup> Petri Dam. *Homil.*, XLXVI.

<sup>2</sup> *Bolland.*, 20 mars, p. 77 et suiv.

<sup>3</sup> Procop., *de Édific. Justiniani*, lib. I, c. III.